

Saphir et  
Antalga  
travaux de  
terrassements  
du rêve  
par Cécile  
Portier  
cette semaine  
dans publie.net



## **l'édito** publie.net, la semaine du web

Par François Bon

Une bonne part ces auteurs de publie.net ont choisi de s'exprimer par le Net, avec ses outils. Ils sont à la fois les premiers à lire les recherches et créations que nous publions, mais à la fois ceux qui animent en permanence le web littéraire. La lecture blog est éphémère, suppose d'organiser une profusion d'informations, de savoir y circuler.

Nous souhaitons proposer, chaque dimanche matin, un feuilleton qui serait à l'image de ce que nous travaillons ensemble : un collectif. Ce qui s'est passé sur les blogs et sites de ceux qui forment notre coopérative.

Nous réfléchissons à comment intégrer ce bulletin dans l'offre même de publie.net, le numéro en cours et l'accès

aux numéros précédents à une seule adresse pour tous nos abonnés. Pour commencer, nous vous proposons de le recevoir sous forme de lettre hebdomadaire.

Nous nous donnerons la liberté de suivre l'infinie variété des interventions de ceux que rassemble déjà publie.net. Chroniques, réflexions, fictions, photographie, carnet ou critique. En fin de chaque article, un lien renverra à l'article dans son contexte original, ainsi qu'à ses textes dans publie.net.

De plus en plus, le défi est celui d'une écriture nativement numérique – et cela concerne autant les formes de mise en page, la relation du langage au réel,

que la façon même dont nous organisons nos « flux » et lectures. Publication immédiate, l'écriture blog se constitue aussi en séries, retours, enrichissements, appelant à elle désormais une bonne part de l'audace littéraire.

On se réserve bien sûr d'inviter des blogueurs qui ne sont pas (encore) des auteurs publie.net. Et vous aurez plaisir, on espère, à retrouver des présences régulières. Seule règle : un trait d'union entre les travaux que nous éditons et ce que nous nommons « le flux », ce jeu de plus en plus en prise avec le réel qu'est l'activité web, dans son immédiateté de publication. « Le web est un feuilleton », chaque semaine, le magazine du web, façon publie.net.

## Claude Favre pas de titre ni rien, épisode 3

sur Mots-Tessons d'Armand Dupuy

qu'échappées. à te il n'y  
aura. pas la peur à / quatre  
épingles. au cordeau  
breloques. au  
ventre / silences. d'autres  
de loin et encore et  
demain / ils trop. à. la peur  
galops frapper sabots.  
la / peur à balafres. limons  
tangués. croupis. à / vomir.  
à rugir. ne pas.pas ni. tête  
tient bête.

ruine. qu'apportes -  
tu.vorace.lacets.fientes.ça /  
comme. comme pas.pas douce  
plus.à tais-toi / plus.vlang  
contrebandes.sous les  
veines / l'oeil des  
mémoires.bonjour la vie.

en sangs. seule. premiers  
dépeçages. seule tu  
te. / vomir. lave te lave te  
lave.tue tu.ni.seule./  
premiers sangs et les  
mots.huit ans.es-tu là.

[lire en ligne \\_ sur public.net](#)



## autoportrait sur les murs

Arnaud Maisetti

Ombre portée de soi — à bout de bras sans doute — par les murs qui dressent la ville de froid tout autour. Ombre à distance de toute reconnaissance et dont la lumière du soir seule détient les lois de l'écart, de la hauteur, de la profondeur peut-être.

Sur la surface d'un miroir, on ne reconnaît de son visage que ce qui fait défaut : c'est qu'on se heurte toujours au plein des formes, jamais au visage extérieur qui est celui de son rêve.

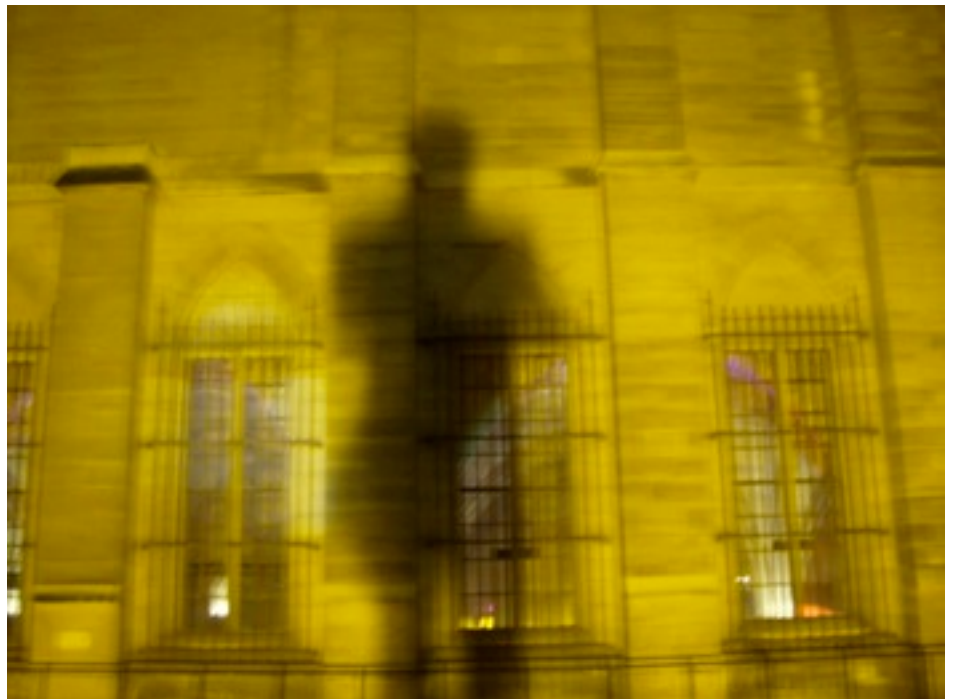
Alors, je choisis au hasard les murs et place mon corps en travers de la lumière pour me fabriquer des miroirs : ce sont souvent des trottoirs, et mon ombre qui se répand

s'étale et désire s'échapper sous le sol : je marche sur mon ombre comme je l'écris, un mot après l'autre déchirant ce qui l'approche.

Mais quand ce sont des murs devant moi, comme ce soir-là, je reconnais mieux la verticalité des pierres qui est la véritable silhouette de ma pensée.

Visage de soi portée en-deçà de la simple reconnaissance : je lis mieux l'attitude, et moins la pose : dans la violence de la projection, le flou des contours trace la ligne la plus envahissante — et la plus juste — de mes autoportraits.

[lire en ligne](#) [sur public.net](#)





## neige

### Philippe De Jonckheere

Quand il neige, c'est souvent que l'on voit les photographes sortir de leur tanière, d'ailleurs moi-même ce matin pendant la séance de Nathan chez la psychologue, plutôt que d'aller lire au café, je suis allé me promener, jusqu'au Père-Lachaise — mais ce dernier est fermé à cause de la neige, ce qui ne lasse pas de me surprendre tant il semble me souvenir qu'il n'y a pas tout à fait vingt ans, tel n'était pas le cas les jours de neige, je dois en avoir des photos quelque part — pour profiter de la neige, de ce qu'elle déforme le paysage et la rue, pour aller faire quelques photographies.

Je fais aussi souvent que je peux des photos sous la neige, en cela je suis comme les autres photographes, il neige, je sors. En revanche je crois que je viens de comprendre seulement aujourd'hui un des effets pervers de cette

attrance léthale pour l'enneigé. La neige est rare. Elle est l'exception. Et lorsque l'on fait des photos sous la neige, c'est principalement cela que l'on recherche, on cherche les défigurations dues à cette épaisse couche de neige blanche. Et ce faisant, on pourrait passer à côté d'un train qui déraile, d'une belle fille nue dans la rue, de policiers portant des couronnes de fleurs, on pense neige et on ne voit que cela à s'en aveugler.

L'esprit et le regard sont donc pareillement prisonniers, qui sont sans cesse en chasse du familier, de solutions de continuité, d'habitudes et de routines. Il est vraiment rude et long le combat pour se défaire de tout cela. Est-ce qu'on passe vraiment toute une vie pour apprendre à voir, à penser, à vivre finalement ?

[lire en ligne](#) \_ [sur publie.net](#)

## Marc Pautrel carnets

Fais vif, court, sec, rapide et synthétique, réécris tout.

\*

Je ne suis pas un simple humain, je suis une grue surpuissante, qui sait soulever dix fois son poids.

\*

Laisse opérer la gravité et chute du bon côté, le versant de ton penchant.

Jour 355, 21 décembre 2009.

[lire en ligne](#) \_ [sur public.net](#)

## Pierre Ménard journal

Dans un sens, toute lutte génère ce contre quoi elle combat. Monter à l'assaut. Se dire, en trois paroles. Avec cette lassitude que l'on a et ce que l'on sent en soi de découragé, d'irréparable, d'inconsolé. Ces moments insaisissables de notre vécu quotidien où l'on est plus ou moins absent à soi-même. Des hypothèses sous forme de latences peuplées de phrase parfois incomplètes telles qu'elles surviennent à l'esprit, la plupart du temps à notre insu. Car ça échappe. Ça n'est pas un voyage facile et moi même je n'étais pas équipé. Je ne suis plus ce que j'étais, ne sais pas plus ce que je serai, mais pour la première fois je suis réellement quelque chose. C'est là le paradoxe. Mardi 22 décembre.

[lire en ligne](#) \_ [sur public.net](#)

## Laurent Herrou l'emploi du temps

trois expériences récentes me permettaient d'évaluer le repas moyen (un plat, un dessert, une bouteille de vin à quatre et un café) dans de bons restaurants niçois, mais pas les plus onéreux, à trente-cinq euros par tête et je me posais la question, un peu naïvement, certes, de la correspondance francs / euros, de la crise économique et de la baisse de la tva dans la restauration quand je tombai sur un article du quotidien vantant les mérites d'un établissement spécialisé dans la truffe qui offrait à telle date vingt-deux repas gastronomiques d'une valeur de quarante euros aux plus démunis, sans que l'on ne sache ni comment se ferait la sélection des convives, ni en quoi l'action du restaurateur réglait quoi que ce fût aux problèmes sus-cités — c'est un peu Noël en somme, lisait-on, et ce peu-là n'était lui quantifié ni en francs, ni en euros

[lire en ligne](#) \_ [sur public.net](#)



## Jean Désy Toundra

Il faut le poème  
Ce silence de la pierre duveteuse  
Sucre dans le monde du Nord  
Pépiement d'oiseau nu  
Sur la croûte nivale qui fond  
Percée d'infini sur une mer de granit  
Scintillement de la prière  
A la frontière de l'arbustif  
Danse tribale et pérenne  
Félicité ultime

Lecture proposée par Michèle Dujardin  
(et photographie)

[lire en ligne](#) \_ [sur public.net](#)

## « Manifeste » de Philippe Blanchon

par Jérémie Liron



Plaisir de publier ces choses inclassables. Philippe Blanchon est poète et écrivain, il est né en 1967. Il a publié *Le poème de Jacques* suivi de *L'Ambassadeur* aux éditions Mona Lisait en 2001, *La Nuit Jetée* en 2005 et *Capitale sous la neige* en 2009 aux éditions l'Act Mem, volumes qui constituent les fragments d'une vertigineuse fiction en vers dite depuis plusieurs voix et semblant devoir s'étendre sans fin. Ses poèmes antérieurs ont été repris sous les titres *Le reliquat de santé* (La Courtine, 2005) et *Janvier* (La Part Commune, 2009). Éditeur, il a publié plusieurs textes inédits d'auteur majeurs de poésie moderne, William Carlos Williams, E. E. Cummings, Jean Legrand, Eugenio Montale, Italo Svevo, Herman Melville, ou encore Charles Olson, notamment.

Un moment la question se pose de savoir si l'on doit classer les livres de sa bibliothèque par genre, par auteur, par collection, par domaine. Tentation formaliste parfois de regrouper toutes les couvertures rouges des quadriges de puf, le jaune des Verdier etc. Le problème avait retenu Perec et il semblait qu'aucun classement ne pouvait convenir à une pensée qui les dépasse tous et ne cesse de se jouer des genres. Le plus souvent les choses finissent par s'agréger par affinités, ordre de lecture, outils d'un travail en cours : en un aménagement personnel. Les éditions public.net n'échappent pas à cette nécessité de ranger pour orienter et à l'interpénétrabilité des rubriques, au flou des frontières : atelier des écrivains, zone risque, voix critiques, formes brèves... plus repères que rubriques. Le texte de Philippe Blanchon se présente sous le titre de *Manifeste* et nous renvoi à ces périodes modernes qui les virent fleurir dans les poches d'une jeunesse inspirée : manifestes surréalistes, cubistes, futuristes, dada... ainsi énonce-t-il quelques positions, déclare-t-il quelques oppositions. Mais très vite sa forme dépasse son objet, comme par ironie, pour devenir poème. Poème dessous lequel perce quelque pamphlet (à la manière du Julien Gracq de *La Littérature à l'estomac*), journal critique d'un philologue croisant les auteurs de ses lectures en une curieuse réunion posthume, histoire d'un dialogue fertile entre poésie et roman jusqu'à la confusion des genres (On retrouve ici cet élan idéal, cette utopie féroce des *Manifestes*). Poème critique qui jouerait dans la forme ce qu'il énoncerait dans le fond, fond et forme ne faisant alors plus qu'un. « Et les frontières disparaissent (se nomment pour disparaître), écrit-il. » (On entend à mi-mots cette critique du français qui sépare la théorie du littéraire quand les anglo-saxons ou les russes réunissent.) Critiques de ceux qui s'acharnent encore à distinguer, à désunir : « vous faites de la peinture abstraite ou figurative ? », demandera-t-on à un peintre, n'admettant aucune confusion et se coupant par là même de comprendre quoi que ce soit à la peinture. Curieux objet en somme que ce *Manifeste* qui échappe à nos bibliothèques ou qui y a plus que tout autre sa place.

[lire en ligne](#) \_ [à lire sur public.net](#)

## chambre close

Anne Savelli

\_ une voix derrière la vitre, leurs voix à tous deux venus aux nouvelles, leurs mots de bonjour, d'encouragement ; un peu de soleil par une seconde vitre, celle de la fenêtre, un rayon flexible qui rend la joue tiède, apprend que c'est mai, juin puis début juillet ; parois du berceau, des barreaux des draps, les cornettes des soeurs ; et les voix surtout, rappelant chaque fois que la vie est là, dehors et dedans, tu sais pour l'instant (inflexions, accords, velouté du grain) on ne peut rien faire, ni te toucher ni t'approcher ni te consoler autrement mais nous sommes là, là derrière la vitre, là et vraiment là et totalement là et nous te tenons par le pont des voix, les déplacements d'ombres entre mur et porte, entre le couloir, la vitre et ta chambre ; la peau, son parfum ce sera pour bientôt

il y aurait eu l'idée de passer à travers la vitre un bras, une épaule, dix doigts, caresser la joue sans briser le verre ; l'envie d'en finir avec ces histoires mais qu'est-ce qu'elle a on ne sait pas revenez demain l'envie de sortir, allez, au grand air, et merde aux microbes, à la vie étanche

bosquets, chemins de gravier, métro et sortie : se retrouver ailleurs enfin, dans une rue, dans un lit, dans des bras

[lire en ligne](#) (site [Christine Jeanney](#))  
et retrouver Anne Savelli [sur son propre site](#))

## plaques d'espèces

### Mahigan Lepage

L'espèce c'est quoi, l'espèce c'est sur vous, l'espèce c'est vous, vous sur les murs, vous sur les rues, vous sur les hommes, vous sur les femmes, l'espèce je la vois en plaques, en plaques musquées et fortes, cela sent l'espèce, cela dérange l'espèce, et grimpe et contamine, l'espèce est colonisatrice, l'espèce est inarrêtable, ce sont des plaques qui collent et enveloppent. Comme dans ces films américains épidémie-catastrophe, on croit presque voir la bactérie, on croit presque voir le virus, en contrechamp la bactérie ou le virus, ce qu'on voit c'est le visage effrayé, et la caméra est devenue le virus lui-même, cela avance et avance, le plan grossit sur le visage effrayé, et c'est le film qui enveloppe, c'est la pellicule qui enveloppe, c'est finalement l'écran qui enveloppe, notre regard, notre espèce, on se plaque sur le visage en gros plan, c'est nous, c'est l'espèce qui nous recouvre, on crie.

C'est cela, l'espèce, c'est à peu près cela, qui n'a peur de l'espèce, on n'en contrôle rien, on n'en pense rien, c'est juste de la plaque grimpante, de la plaque agressive et grimpante, une maladie oui mais quel vivant n'est de lui-même malade. Je dis plaque mais qu'est-ce que j'en vois, même ça se voit moins que ça se sent, je veux dire à l'odeur, c'est musqué je l'ai dit, c'est fort donc et sauvage, c'est totalement sexuel, c'est reproduction et assaillement, cela saute au corps des femmes, s'y plaque s'y épand, l'odeur pénètre dans la peau, dans le cuir, monte par les membres, c'est rouge et fort et sanguin, c'est marquant, et d'odeur et de couleur, c'est de l'espèce sur soi.

Mais pas seulement sur la femme, pas seulement sur l'homme, l'espèce ça se plaque au territoire, on en laisse sur les murs et les arbres, en s'y frottant bien sûr, ou juste d'un mouvement d'épaule en passant, on projette une plaque d'espèce, cela s'accroche à mur ou écorce et reste, reste et vit, respire presque, affûte, attend presque patiemment, et quand au détour quelqu'un vient, comme dans les films américains on voit la plaque et celui qui vient mais celui qui vient ne voit pas la plaque, à l'avant-plan il y a la plaque collée au mur ou à l'arbre, qui attend tapie et menaçante, respirant, et au second plan celui qui vient et marche vers le premier plan, ne se doutant pas, en fait se doutant, mais ne sachant pas que la plaque est à cet endroit précis, mais redoutant quand même la plaque, la plaque ou autre chose, ne sachant, ayant peur, peur exagérée, peur de film américain, le regard balayant comme un tête d'oiseau nerveuse, gauche droite puis encore gauche et encore droite, puis droit devant, marchant encore, tournant peureusement la tête de l'autre côté de l'angle du mur, de l'autre côté de l'arbre, alors d'un coup la plaque d'espèce, au visage et les coups de piano, la musique épeurante, sursautant, l'attaque et le cri, cri de l'homme, de l'espèce plein le visage, il n'en réchappera pas sa propre race. Parce qu'on y met du sien, dans l'espèce, on y met de sa propre race, on y met de son propre sang, l'espèce ça se remplit, ça se remplit comme l'espace, c'est une plaque de quelque épaisseur, imprécise, ça se mesure à l'odeur, l'épaisseur de la plaque, ce qu'on y a mis de sang et de sperme et de sueur, ce qu'on a extrait de son propre corps, pour en lancer des franges sur le territoire, sur les murs de

brique et sur les pavés d'asphalte, aux femmes et aux hommes, aux arbres des parcs et dans les ruelles, on est chat, on est écureuil, on est espèce et territoire, on laisse des bouts de soi partout où l'on peut, en s'écorchant, en s'écharnant, peau de chagrin, on mesure mal les ressources de l'espèce, de toute façon qu'est-ce que ça change, qu'on ne serait plus corps un mais mille franges d'espèce éparpillées, ce serait mieux encore, ce serait cela, n'être qu'espèce, plus d'individu, plus d'un, plus de je, de moi, de ceci de cela, juste un grand effrangement du corps aux surfaces rugueuses du territoire. Et qu'on lave les murs au jet de sable, et qu'on s'exfolie la peau au gant de crin, ce n'est pas suffisant, ce ne sera jamais suffisant, on ne se vaccine pas contre l'espèce, c'est en vous, c'est vous, c'est notre corps même qui n'est qu'assemblages de plaques, diffractable en multiples jetées, en multiples plaques ventousées, un peu comme les créatures de Michaux, un peu comme des amphibiens, espèce est amphibienne, amphibienne et gluante, rouge et verte et musquée, espèce saute et colle, espèce assaille et enveloppe, espèce contamine et colonise, espèce voyage et transhume, pour elle vous n'êtes que véhicules!

[lire en ligne sur public.net](#)

## trésors public.net

## Patrick Froehlich, La voix de Paola

J'imagine mal les séances inimaginables entre le modèle et lui, comme j'imagine mal que Paola ait besoin de poser nue pour se peindre.

Il n'y a pas de corps en photo de Paola.

Je crois dans les propos d'Alain quant à son attitude de respect des modèles pour aboutir à un tel résultat de leur part.

Je crois toujours ce qu'on me dit.

J'entre dans les corps abstraits de ses traces urbaines.

Je reste à l'extérieur de ses corps nus.

J'entre dans d'autres corps nus. Les corps posent devant moi, nus. Mais nous recouvrons les corps dénudés de champs en papier, les parties qui ne nous sont pas utiles sont habillées de champs en papier jetable, protégées de nos regards, délimitant le corps à la seule zone de nos préoccupations chirurgicales.

Je crois mes mots mais je me méfie de moi-même.

Les corps nus ne sont pas protégés dans mes mots.

Dans les photos d'Alain.

Dans les peintures.

Dans The kiss de Rodin.

Il y a à sortir de ma torpeur.

Alain vit quand il photographie et vit si mal en dehors du centième ou du cinq centième de seconde de la prise, tout est difficile avant et après, si difficile depuis qu'est repartie la dernière femme qui a posé, comme chaque fois, pas comme chaque fois, avec elle une ambiguïté s'est installée mais apparemment unilatéralement d'après la mauvaise soirée pourrie qui a suivi le vernissage dans un lieu nul, pour une expo nulle comme toutes les autres, me dit Alain, une soirée qui l'a mis très à mal, il retombe mal, tu n'imagines pas, je n'imagine pas Alain qui se retrouve seul avec les photos du sexe de la fille ouvert dans tous les sens, cette fille n'en avait rien à foutre de moi, elle le déçoit beaucoup, il avait pour une fois émis un vague espoir, lui qui est soucieux de ne pas déborder, que le modèle évolue en toute confiance devant l'objectif, j'imagine mal comment rester neutre face à un modèle dans certaines positions. Corps interdit à Alain. On ne touche pas, il ne touche pas.

Corps refusé.

Il refuse tout corps à corps.

Personne ne caresse le corps d'Alain, cette photo lui a demandé beaucoup de travail sur la chair à nu, à froid, elle avait un grain de peau parfait, je reste à distance des sexes purs et durs d'Alain, je ne me raconte pas d'histoire dans et autour de ses photos de femmes nues, de morceaux de femmes nues.

Les corps photographiés d'Alain posent toujours seuls face à l'appareil photo.

Le corps d'Alain est seul. On n'approche pas son corps. On ne touche pas. Interdit de toucher depuis vingt ans.

Les sexes sont trop nus pour moi qui suis protégé par les mots pour représenter le sexe féminin, à moins d'insérer des photos, je n'insère pas de photo de ses nus, je n'écris pas à partir des photos de nus, ni autour des photos plus abstraites.

Carole sculpte des amants qui dansent.

Je ne les insère pas non plus ici.

Paola ne m'a présenté que des peintures de son corps nu et seul. Elle peint son corps nu sur du carton. Mon œil se promène sur les peintures, je me promène. Elle se peint en entier. Il y a dedans tout ce dont elle parle et aussi ce dont elle ne parle pas, elle ne parle jamais d'un autre, beaucoup de personnes qui entrent dans mon bureau me parleront de leur copain, compagne ou compagnon, de leur mari, mon épouse, qui aime le corps de Paola ?, je ne veux toujours rien savoir d'autre la concernant. Je ne pose pas de question, ses peintures et elle me suffisent pour construire une histoire qui tienne, je n'ai pas d'histoire à construire la concernant, j'ai à rentrer chez moi et vivre la mienne.

J'oublie son corps habillé, dans mon bureau, je ne me rappelle plus comment elle s'était habillée lors de la dernière consultation, je n'y prête pas réellement attention, ni dans sa chambre d'hôpital après l'intervention, je ne fais pas suffisamment attention au corps que j'aurai à opérer.

J'ai en tête son corps partiellement nu dans la salle C du bloc, sur lequel je ne m'attarde pas pendant qu'on l'installe.

Je n'ai pas vu de sa part d'autre corps peints que le sien.

Je me concentre sur la partie du corps à opérer, j'isole cette partie du reste, je la dissocie d'elle.

J'oublie le nom de la personne à qui appartiennent ces cordes vocales sur le moniteur vidéo. J'oublie qu'il s'agit d'un organe vivant. Je réduis par un processus mental dont j'ignore les rouages, la personne à une paire de cordes vocales sur laquelle prolifèrent des papillomes. J'oublie que ces papillomes altèrent la voix, la communication, pourrissent la relation dans la vie quotidienne à l'autre jusque dans la sexualité, je ne pense pas pendant l'heure que dure l'intervention.

[à découvrir sur public.net](#)



## notes sur Léautaud

### Thierry Beinstingel

Suivre à la trace Paul Léautaud est une chose facile en apparence : soixante ans d'un journal souvent suivi quotidiennement donnent l'illusion de l'accompagner jusque dans les moindres recoins de sa vie et de sa pensée. De plus, les entretiens radiophoniques qu'il a délivrés sous l'habileté amicale de Robert Mallet au début des années 1950 apportent un écho sonore à cette abondance de plume. Comment ne pas relier son rire haut perché, sarcastique et amusé avec les moqueries littéraires ou les épisodes polissons qu'il se plaisait à raconter dans ses écrits ? En réalité, cette profusion révèle beaucoup plus la personnalité complexe de cet écrivain. Elle éclate en contradictions, en une multitude de personnages à la fois sympathiques ou irritants. L'employé du *Mercury* de France, le travailleur acharné est sans doute celui qui parcourt le plus son œuvre : tout pour la littérature. Entré par la petite porte au sein de la prestigieuse revue, il a côtoyé le monde des lettres dans sa liberté de modeste secrétaire, pas ambitieux pour deux sous mais devenu au fil des années un personnage incontournable. Et c'est cette franchise de ton et de parole qui forme un autre personnage, tout aussi sympathique : il dit ce qu'il pense, il brocarde, ne fait jamais de ronds de jambe, c'est un esprit libre. Le solitaire compose un troisième personnage. Délaissé par sa mère et son père, il a dû gagner se débrouiller très tôt pour gagner sa vie, célibataire endurci, il n'a enrichi son existence qu'à travers ses rencontres au *Mercury* ou à l'occasion de son insatiable curiosité. Écrivain, incapable d'imagination, il puise dans les événements de sa vie pour décrire parfois féroce ce qu'il voit, entend, ressent, au mépris des conventions : la rencontre avec sa mère à Calais et c'est *Le Petit ami*, la mort de son père dans *In Memoriam* est un modèle d'observation, ses aphorismes dans *Amours* montrent son refus de tout sentimentalisme. Original, son indifférence de toute convention lui a souvent joué des tours. Toujours habillé de bric et de broc, il s'est fait un jour refoulé dans

une manifestation littéraire, on l'avait pris pour un clochard avec son cabas et ses charentaises. Mais il a d'autres aspects moins sympathiques. Misogyne et convaincu de l'infériorité des femmes (ces « créatures » comme il disait), cela ne l'a pas empêché d'avoir toujours été bien entouré de l'amitié de femmes célèbres comme Marguerite Moreno, Colette, Marie Laurencin ou Fernande Olivier, qui fût la maîtresse de Picasso. Antisémitisme moins virulent que Céline, il trouve que les lois contre les juifs vont trop loin dès le début de l'occupation. Préoccupé beaucoup plus du sort des animaux que des hommes, il a recueilli des centaines de chiens et de chats à son domicile. Habitant d'une maison sans ménage, parmi « des berceaux de toile d'araignées » selon le témoignage de Robert Mallet, il a dû passer pour un personnage peu ragoûtant. Casanier, il a horreur de la nature et des voyages, malgré quelques escapades à Pornic accompagné de son amour du moment, surnommé « le fléau » ! On peut ajouter à cette série le personnage qui vit hors du temps, écrit à la plume d'oie, s'éclaira à la bougie, refuse la moindre évolution de la langue française, le lecteur passionné de Stendhal. Revêtu de tous ces rôles, il fait le lien entre un siècle qui a vu s'installer le prestige de la littérature française, la modernité et les soubresauts guerriers de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. C'est finalement rien qu'une vie d'homme avec ses courages et ses lâchetés qui est exposée dans son journal et dans ses entretiens. Tous ses personnages rassemblés donnent l'impression d'un type qui fut heureux. Et c'est peut-être cette image du bonheur que nous recherchons avec Paul Léautaud, au-delà de tous les rôles qu'on lui donne, au-delà de tous les artifices. La dernière note de lecture de Paul Léautaud figure dans son *Journal* au dernier jour de sa dernière année de vie complète, 1955. Elle n'est cependant pas datée. C'est un formidable résumé de sa pensée, une sorte de testament littéraire. « Je n'ai pas de dictionnaire, je n'ai jamais besoin de chercher un mot, les faiseurs de beau style, les précieux, les maniérés, les gens qui avalent leur canne pour écrire me font pitié. Un Flaubert, véritable ébéniste littéraire, qui astiquait pour que cela brille partout. Le résultat : la médiocrité et l'ennui. Je ne sais plus qui, récemment, dans la Table Ronde, après une lecture de *Madame Bovary*, l'a déclarée

« assommante ». Il a fallu que je me retienne pour lui écrire combien il me faisait plaisir. Flaubert parlait de ce qu'il écrivait, idem Mirbeau, et d'autres encore. Cela tourne à la déclamation. Valéry, l'Oronte de notre temps, a dit un jour : « Quand il pleut, dites : il pleut. À quoi peut suffire un employé. » Moi, je dis : « vive l'employé. »

Il y faut néanmoins, au moins des qualités de ton, de sensibilité, d'une certaine personnalité. La grande marque, c'est d'écrire en rapport complet avec l'homme qu'on est et que cela éclate. Des gens comme Romain Rolland, comme Guéhenno, comme Schlumberger, que je me suis laissé aller à essayer de lire, ne sont pas des écrivains : c'est du travail de bureau, et un bavardage ! et un talent pour ennuyer ! et un manque de sens critique pour eux-mêmes ! Ce sont des gens qui ne doivent pas rire souvent. On me citais justement il y a trois jours un mot d'André Gide sur Guéhenno : « il parle du cœur comme d'autres parlent du nez. »

Et puis je n'aime pas les écrivains à tendance peuple. Cela va pour moi jusqu'à l'écoeurement. Je lisais aussi, tout récemment, dans la *Gazette des lettres*, qui a ouvert une enquête auprès de certains écrivains pour savoir s'il sont content de la façon dont on s'est occupés d'eux dans les histoires de la littérature actuelle, la réponse de Francis de Miomandre, disant qu'il a publié plus de vingt volumes dont personne n'a parlé. Avouez qu'il faut une dose de vanité, ou d'ingénuité, pour révéler cela soi-même.

C'est aussi lui qui me disait un jour au *Mercury*, comme je parlais de Rouveyre : « Allez donc lui dire d'abord d'apprendre à écrire. » Je lui ai fait cette réponse : « Apprendre à écrire ? Mais il écrit cent fois mieux, et de la façon cent fois plus intéressante que les gens qui écrivent « bien ». Il écrit à sa ressemblance. »

C'est un mot de Sainte-Beuve : « Un membre de l'Académie écrit comme on doit écrire. Un homme d'esprit écrit comme il écrit. »

Je n'ai jamais écrit par obligation. Je tiens la littérature alimentaire pour méprisable. C'est pourquoi toute ma vie j'ai été employé. Pour assurer ma liberté et n'écrire que lorsque j'y avait plaisir.

Je suis au reste arrivé à cette opinion que la littérature, comme tous les arts, sont des fariboles, qu'il n'y a rien d'admirable. Le mot admiration me

fait pouffer. Il arrive qu'on intéresse, qu'on distraie, qu'on plaise, rien de plus. Je ne suis pas plus porté à l'admiration qu'au respect. On peut dire : tant pis pour moi. Je m'en fiche. Les gens qui se poussent du col pour ce qu'ils écrivent, qui sont heureux des compliments, des honneurs, me font pitié. En réalité, on n'est guère responsable de ce qu'on écrit, ni d'avoir du talent ou de ne pas en avoir. On est bâti, fabriqué ainsi. Quant à ceux qui ont le souci de la postérité, je les tiens pour des sots (et j'emploie un mot poli). Je me demande ce que peut faire à Racine, dans sa poussière, d'être considéré comme le premier tragique français (je vous ferai remarquer que j'emploie le mot : considéré, car pour moi il ne m'intéresse pas, tous ses falbalas, tous ses ornements ôtant la vérité). Non, ce mot : postérité me fait éclater de rire. Une seule chose compte : ce dont on peut jouir ou souffrir quand on est vivant. Quand on est parti, ce qui se passe, qu'est-ce que cela peut vous faire ?

Je sais me mettre à ma place. Je n'ai rien d'extraordinaire. Ce que j'ai écrit sont presque des lieux communs. Nous sommes à une telle époque de manque de culture que cela paraît remarquable. Je me plais cependant comme je suis. Je n'envie le talent d'aucun autre. On m'offrirait de changer, je dirais non. J'ai eu grand plaisir, le seul qui ait vraiment compté pour moi, à écrire mes petites affaires. Je trouve que c'est beaucoup, vraiment beaucoup. Je me trouve même favorisé, quand je pense à ceux qui ont sué pour écrire ce qu'ils croient être des chefs-d'œuvre.

J'ai encore un mot à ajouter. J'ai écrit, et j'y tiens, car je crois cela vrai : en toutes choses, ce qu'on appelle la perfection est sans intérêt. La perfection n'a pas de personnalité. En littérature, la perfection est toujours plus ou moins de la fabrication, et facilement reconnaissable. C'est surtout en littérature que j'ai horreur du mot art. ».

\*

Quelques aphorismes de Léautaud sur le style et les écrivains : « Encore une expérience qui me confirme ceci : que je ne réussis pas les choses trop longues \_ qu'il est dangereux pour moi d'amasser des notes pour m'en servir un jour au l'autre, que je n'écris tout à fait bien ce que j'ai à dire qu'en écrivant aussitôt que l'idée me vient, le sujet, en en faisant au moins le brouillon tout de suite, et en entier, profitant de l'excitation, en écrivant d'abord tout, tout d'un trait. »

« Il faut écrire avec le feu, et pour écrire avec le feu, il ne faut pas que ce que l'on écrit soit une besogne il faut l'écrire dès que l'idée vous en vient dans la chaleur, l'excitation, la vivacité d'esprit, le plaisir enfin que produit, chez l'écrivain, l'idée de telles ou telles pages. »

« Je l'écris avec conviction, avec plaisir : c'est la dernière qualité d'un livre que d'être bien écrit. »

« Chez France [Anatole], c'est de la littérature. Toute personne qui sait ce que c'est que d'écrire sentira ce qu'il fait, ce qu'il y a qui fait que c'est de la littérature. La phrase a passé dans le moule littéraire. Chez Stendhal, c'est le sentiment exprimé tout nu, spontanément, tel qu'il vient d'être éprouvé. »

« Savoir écrire bien en écrivant mal, c'est-à-dire sans recherche, ça a l'air d'une plaisanterie... Être arrivé à pouvoir écrire comme Flaubert, ce qui, du reste, est à la portée de tout le monde, il n'y faut que de la patience et alors faire le chemin en arrière, désapprendre en quelque sorte. »

[lire en ligne \\_ sur public.net](#)

## questions d'automne emportées par le vent Martine Sonnet

Un certain temps que [L'employée aux écritures](#) n'avait pas pioché dans sa boîte à questions. Ce soir, les yeux bandés, c'est chose faite : réponses complémentaires à quelques internautes naufragés sur mon île par Google & co.

Sur *l'usage du cageot en littérature*, Pierre Michon, en majesté entouré de cageots de livres sur la couverture du beau recueil d'entretiens *Le roi vient quand il veut* fournit une réponse pratique : si la littérature s'intéresse peu au cageot, le cageot, lui, peut contenir de la littérature.

*Le nom de l'employé de l'hôtel* : quel hôtel, quel employé ? j'en ai tellement fréquenté ces deux dernières années, mais en tous cas, à Rouen l'hôtel s'appelait Astrid finalement.

Pour trouver un *avocat chinois à Montparnasse* ne cherchez pas dans la gare, c'est inutile, et je ne garantis rien pour le reste du Montparnasse monde, explorez plutôt le 13e arrondissement.

*Les effets de la non écoute de l'employé*, sont suicidaires. J'encourage le jeune internaute cherchant un *résumé intégral Martine Sonnet Atelier 62*, pour épater son prof, à faire un petit effort : les chapitres sont courts et peuvent même se lire dans le désordre.

*Peut-on voir le sexe d'un axolotl ?* L'axolotl ne se regarde que les yeux dans les yeux : c'est là qu'il cache ses Armes secrètes.

*Ma clé usb est passée dans la laveuse à linge quoi faire ?* Merci de ne pas remuer le couteau dans la plaie : l'égarément en novembre de deux des miennes dans un TGV entre Paris et Grenoble, voiture 3, place 34, m'a complètement lessivée, essorée, tourneboulée.

À qui cherche des mots pour saluer une invitée je suggère de lire ou relire *La visite de la vieille dame*, de Dürrenmat, que j'avais vu jouer autrefois au Théâtre de la ville, il me semble qu'on doit en trouver là de bien tournés.

Enfin, le mien ne se terminant pas par l 118, je suis au regret de ne pouvoir fournir le n° de téléphone d'*Alain Veinstein* dont je suis pourtant la fidèle auditrice (et fus l'invitée ponctuelle).

[lire en ligne \\_ sur public.net](#)

## frontières

### Juliette Mezenc

Nos territoires sont les Thélèmes, les anciennes frontières. Des hommes les traversent, d'autres s'y installent. Certains en partent, d'autres y reviennent. Nos territoires sont poreux, à l'extrême, ils sont refuge, ils sont halte et depuis très longtemps ils ne barrent plus la route à quiconque. Les premiers contrôles d'identité ont reflué plus au nord, à deux ou trois cent kilomètres d'après certains.

Les frontières, c'est pas fait pour les hommes qui se respectent.

Dans les barques, les kwassa-kwassa, dans les pirogues, sur les anciens voiliers de ceux qui atteignent les Thélèmes, des chiens aussi, souvent maigres, vaguement hargneux.

Les frontières, c'est pas fait pour les chiens non plus. Ni pour les oiseaux du ciel.

Les frontières, c'est pas fait pour le ciel. Et pourtant. Les Kaïques, nous le tenons des étourneaux, ont déployé autour d'eux des boucliers à ultrasons qui éloignent les oiseaux, tous les oiseaux, déclarés nuisibles. Des boitiers aux couleurs vives et gaies diffusent dans leurs rues les pépiements d'oiseaux au printemps.

Les frontières, c'est fait pour les renards : le paysage c'est du fromage qu'ils se partagent. Et chacun après bouffé sa part, dans son coin, frissonnant de plaisir et de peur, surveillant du coin de l'œil son sale, son perfide, son méchant, son terrifiant voisin.

[lire en ligne](#) \_ [sur public.net](#)

## frontières

### Bertrand Redonnet

Andrzej Stasiuk a pris place dans un car bloqué à la frontière entre l'Ukraine et la Roumanie.

Les formalités sont longues et des vieilles femmes le savent. Elles sortent leurs paniers à provisions et grignotent, là, des saucisses et des fruits, dans la grisaille d'un poste frontière... Instants de vie de l'Europe centrale, cristallisés par le regard de l'artiste. Les immeubles alentour sont maussades et pleurent comme pleure toujours la tristesse en pluie. Il faut attendre. Des chiens errants galopent et je les imagine jaunes et maigres, leur poil sale. Ils galopent et se poursuivent, comme tous les chiens errants du monde. Ils sont ukrainiens mais, l'instant d'après, ils sont roumains. Dans les minutes qui suivent, ils sont à nouveau ukrainiens, puis roumains.

Plus loin sur la frontière, vers le nord, ils pourraient tout aussi bien être tour à tour hongrois, ukrainiennes et slovènes.

Les formalités, c'est pas fait pour les chiens.

Ni pour les oiseaux du ciel.

Au bord du Bug en contrebas, qui coule entre ses deux ravins et ses bras morts, je me suis arrêté.

L'air froid est bleu, immensément bleu au-dessus de ma tête et devant aussi, sur une forêt dépenaillée de Biélorussie. De grands oiseaux noirs tournoient, s'en vont, reviennent et zèbrent le ciel de leurs sombres errances.

J'écoute leurs voix gutturales. Kruki. Des corbeaux. De grands corbeaux, de vrais corbeaux comme il n'y en a plus depuis plus belle lurette sur les cieux océaniques. Pas des corneilles, ni des freux, ni des choucas ou autres insignifiants corvidés. Non. Des corbeaux, lointains cousins des gibets de Villon et des champs de bataille aux yeux crevés. Leurs ailes se déploient sur plus d'un mètre en d'incessants va-et-vient

Je pense au *Fado* de Stasiuk et à ses chiens jaunes. Mes corbeaux n'ont pas de frontières. Comme les chiens. Ils sont des images qui survolent la Biélorussie, la Pologne, la Biélorussie et ainsi de suite.

Les formalités, c'est pas fait pour les corbeaux non plus.

C'est fait pour les renards dans leur manie ancestrale et guerrière à partager les paysages comme s'ils étaient des fromages.

[lire en ligne](#) \_ [sur public.net](#)

## insulaires

Laurent Margantin

1.

Les derniers navires étaient arrivés à l'automne. Des cargos venus des côtes les plus proches on déchargeait des containers remplis de cartons de taille et de provenance diverses. Des camions sur les quais emportaient les centaines de cartons que des employés des différentes bibliothèques de l'île supervisaient et numérotaient.

Combien de bibliothèques l'île abritait-elle ? On ne savait exactement, car il était devenu impossible de consulter des clichés pris par les satellites, le plus grand secret régnant sur cette zone de l'océan. Tout ce qu'on savait, c'était que l'ensemble des livres qui avaient échappé aux récentes destructions de bibliothèques étaient transportés par voie maritime jusqu'à cette destination dont personne ne connaissait le nom. Seule la dernière génération de bibliothécaires avait été mise dans le secret, et ce n'est pas sans peine qu'on convainquit la plupart d'entre eux de venir s'établir sur cette île au bout du monde pour accueillir et archiver les quelques dizaines de milliers d'ouvrages qui avaient échappé au désastre.

2.

Venu du continent lointain – il avait alors une vingtaine d'années -, on l'avait d'abord vu sur le rivage, dessinant des navires qui voguaient au large. Puis il s'était aventuré à l'intérieur de l'île, à la recherche de paysages inédits et de visages nouveaux. Il avait voyagé à pied et à cheval, empruntant des sentiers souvent dangereux, jamais à l'abri des chutes de pierre. De ses excursions dans les montagnes, il avait ramené quantité d'images qu'il avait montrées fièrement aux gens de la ville, qui ne s'étaient jamais risqués dans les régions explorées par cet homme seul.

A son retour, la tête pleine des visions qu'il avait rassemblées en l'espace de quelques mois sur l'île, il avait fait une autre découverte : celle d'une presse lithographique qui paraissait à l'abandon, et il s'était mis au travail, reproduisant ses dessins à plusieurs

dizaines d'exemplaires, confectionnant un album qui l'occupa les trente années qui suivirent, sans jamais obtenir un succès commercial, car les bourgeois de la ville se moquaient de cet homme animé par ses visions d'oiseaux, d'insectes et de plantes, et qui collectionnait les paysages comme d'autres les montres.

Il ne quitta jamais plus l'île aux milliers d'images, mourut pauvre, mourut riche.

3.

On ne voyait rien à la surface de la mer. Cette ville de taille moyenne n'avait pas de port et les pêcheurs des autres villes côtières ne passaient jamais dans ces eaux. Il semblait qu'on ne naviguait pas sur cette mer, plane et lisse par beau temps, seulement survolée par quelques bandes nuageuses de taille modeste et qui certains jours paraissaient figées, suspendues des heures entières au-dessus de la ligne d'horizon. Cette absence de toute navigation et de toute vie sur cette étendue immense éveillait dans l'esprit du passant une peur diffuse, une sensation d'abandon qui se muaient vite en une attente larvée mais au fond désespérée, car nul n'avait jamais vu surgir un navire à l'horizon depuis que les cargos avaient cessé de passer par ses côtes pour aller livrer leurs marchandises à l'autre bout de l'île.

Rien, dans cet espace béant devant la ville, n'apparaissait. La mer semblait ainsi refléter le vide du ciel, et l'homme ne pouvait plus que se replier vers l'intérieur de l'île, s'aménageant une vie acceptable.

4.

Enfant, les jours au bord de la mer le mettaient dans une humeur difficilement descriptible. Les premières fois, cela avait été des plages ventées et grises, où on attendait sans savoir quoi exactement. Un parent plus âgé était quelque part dans une chambre, et il fallait prendre son mal en patience, car il allait sans doute mourir. Puis il y avait des images de jours pluvieux où on ramenait sur un bateau une victime de son intrépidité, quelques curieux observant la scène pris de l'envie d'insulter l'océan. D'autres jours encore où on rendait visite à des parents qui s'ennuyaient ferme

dans un hôtel où ils n'avaient absolument rien à faire, ni le lit, ni la vaisselle, ni les courses, ni la cuisine. Occupés donc heure après heure à jouer de cette disparition de toutes ces tâches quotidiennes, et à faire ainsi le bilan des efforts économisés pour se convaincre que, oui, ils étaient bien en vacances.

La mer, c'était l'ennui, le vide au bout des terres.

Puis un jour vint où, ensoleillée, elle parut, pleine d'une vie éclatante que des hommes avaient même célébrée dans des poèmes. Mais sans que jamais, hélas, s'efface en lui ce sentiment originel d'un paysage dénué de tout intérêt où l'humanité cuisait dans son jus.

5.

Ici la côte n'était pas ouverte aux vagues, mais s'en défendait. Une haute muraille servait de rempart, et les promeneurs y marchaient, jetant parfois un coup d'œil sur les fondations de l'ancien embarcadère battues par l'écume.

Là, jadis, on avait accueilli des navires, là des gens avaient débarqué et embarqué sur un pont métallique qui fut plusieurs fois balayé par un cyclone. Puis on renonça à accéder au pays par cette côte sauvage, et bientôt il n'y eut plus que la foule des dimanches pour venir marcher sur cette muraille, comme fascinée par cette absence de port, et en même temps soumise à cette austérité de la promenade.

Non loin de là, les enfants jouaient pourtant. Mais les solitaires qui s'asseyaient sur la pierre et se tournaient vers l'océan semblaient être les gardiens de ce désastre ancien que nombre d'habitants n'osaient affronter qu'en groupe. Voir les navires passer à l'horizon et se diriger vers d'autres destinations rendait triste. La promenade provoquait immanquablement ce sentiment de perte que même l'existence de l'aéroport n'avait pas permis d'effacer.

[lire en ligne \\_ sur public.net](#)

*Insulaires* sera prochainement disponible sur public.net en version intégrale.

## tu n'écrieras pas françois bon

Tu n'écriras pas (tu crieras). Tu n'écriras pas (tu te souviendras). Tu n'écriras pas (tu feras l'inventaire, la description, la pesée, le compte, l'accusation, le règlement). Tu n'écriras pas (tu marcheras, tu regarderas, tu enquêteras, tu accumuleras). Tu n'écriras pas (tu liras, tu écouteras, tu copieras). Tu n'écriras pas : mais tu vas, marchant dans la ville et arpentant les ciels, et soucieux de la souffrance des hommes et les épaules qu'ils courbent, et les yeux ternis et le corps détourné, soucieux de ce qui s'exprime par les architectures, les échafaudages et les chantiers, soucieux des camions sur les routes et mouvements de foule dans les gares, soucieux des silences, des galeries, des lieux déserts, des attentes, des errants, des perdus. Et armé pour détecter et mesurer la tension souterraine et abstraite de l'argent, des pouvoirs, des mécanismes concrets de l'industrie et comment cela vient jusqu'à la lumière qui vous éclaire, l'eau que vous buvez, le grondement lointain mais irrépressible de la ville qui vous cerne. Tu n'écriras pas : les mots que tu profères tu les peins (du verbe peindre) dans les parois de ton crâne, ils sont là, suspendus devant tes yeux, tranchant sur la nuit du monde, défilant dans la brume grise de ce qu'on a fait de la vie des hommes. Tu n'as qu'à lire devant toi le monde, et ce que tu lis ici se dépose en images, en voix, en phrase – est-ce écrire cela, peut-être oui quand même. Sois dans le quand même. Tu n'as qu'à copier devant toi ce qui t'es dans le dos, sur ton épaule, prescrit. Tu en sens le point d'assemblage, à trente centimètres derrière l'épaule gauche, et cette boule d'énergie devant le ventre à quinze centimètres où tu noues tes mains vides : écrire c'est fixer sans les mains, c'est obtempérer à la voix en arrière de ton épaule,



avec les forces que tu prends dans le ventre ou devant. Écrire se fait à distance, là sur l'écran s'avancent les lignes et les mots pendant que toi, tout au travers, tu regardes jusqu'à l'usure, et la fatigue, et tomber, ce qui est le désordre du monde, et que sans cesse tu extraies du bruit confus du monde ces quelques mots qui résistent si là, tout devant, est un visage et qu'à ce visage tu t'adresses. Tu n'écriras pas : juste, tu tiendras. Cesse, relâche, éloigne-toi, et plus rien qui avance, sur l'écran. Tu sais les morts. Tu as mal dans ton corps parce que les visages te font mal. Tu as mal dans ton corps parce que la ville va de travers : au dehors, à peine s'il lève, le jour. Il n'y a plus de lumières : elles sont électriques, comme électriques les lignes que tu traces. Il n'y a pas écrire, il y a contrer. Il n'y a pas écrire, il y a hurler, puis renverser. Il y a pousser, retourner, reprendre, il y a résister. Tu n'écriras pas : tu t'alourdiras, écoutant le bruit confus du monde, reprenant la description des villes, poussant de ton corps rassemblé les surfaces grises qu'on a

misées entre les hommes. Et pour le reste tu t'en moques : retourne-toi, retourne-toi. Tu es seul. Il n'y a pas écrire : ils sont là, leurs yeux sont éclairés dans la nuit, les profils sont nets – ce sont ceux qui ont écrit, ce sont ceux qui ont placé les phrases qui protègent, dit les récits qui sont la frontière, ceux qui t'ont fait naître. Retourne-toi : il n'y a pas écrire, mais eux ce qu'ils te disent c'est d'aller devant, c'est d'aller dans ce lieu où tu as mal, d'être devant ce visage et dans ton corps où la ville fait mal, et qu'il n'y a plus de temps – que le temps est en rupture. Et si toi-même en rupture, et si toi-même à cet instant muet, terriblement muet, et si la ville même opaque, et si le visage loin, et si eux en arrière qui s'éloignent dans la nuit, l'âpre nuit : est-ce que ce n'est pas cela, cela déjà, écrire ?

[lire en ligne \\_ sur publie.net](http://publie.net)

**book 0**  
Fred Griot

il y avait  
il y avait à perdre nu  
l'ciel perdu  
il faudrait être ailleurs

le temps est sorti

nous avons perdu.  
l'ciel. dégagé.  
il faudrait être ailleurs  
laisser silence enfin.

il y avait tout ce noir  
à perdre nu.

il y avait tout ce noir  
il faudrait être ailleurs  
tout c'noir  
l'ciel haut  
oiseaux tard nuit  
à l'heure du r'tour  
des travailleurs  
de force

il faudrait être ailleurs  
laisser silence enfin.

il y avait. l'ciel perdu.  
il y avait. le temps sorti.  
il y avait tout ce noir  
l'ciel plein haut noir  
il faudrait être ailleurs  
laisser silence enfin.

&

[lire en ligne \\_ sur public.net](http://lire.en.ligne._sur.public.net)